

Réflexivité et dialogue interdisciplinaire : un retour sur soi selon l'autre

Barthélemy Durrive, Julie Henry, Mélodie Faury

▶ **To cite this version:**

Barthélemy Durrive, Julie Henry, Mélodie Faury. Réflexivité et dialogue interdisciplinaire : un retour sur soi selon l'autre. 2012. hal-00671217

HAL Id: hal-00671217
https://hal.science/hal-00671217

Preprint submitted on 16 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Réflexivité et dialogue interdisciplinaire : un retour sur soi selon l'autre

Barthélemy Durrive*, Mélodie Faury et Julie Henry
Laboratoire Junior interdisciplinaire « Enquête sur l'Homme vivant », ENS de Lyon

Un atelier pour partager notre « retour d'expérience »

En proposant ici un retour sur le Laboratoire Junior[1] interdisciplinaire que nous expérimentons depuis deux ans, on souhaiterait simplement exprimer – à titre d'illustration du problème de l'interdisciplinarité – les interprétations qu'en a forgées notre vécu. Jeunes chercheurs en histoire de la philosophie et en sciences de l'information et de la communication, nous ne sommes ni spécialisés ni compétents sur la question ; mais cette ignorance même – nous essaierons de le montrer à propos des discussions interdisciplinaires – pourrait aussi être envisagée comme une certaine fraîcheur (au sens d'absence d'idées préconçues ou de réticences *a priori*) dès lors qu'elle fait l'effort de dépasser sa naïveté première.

Dans cette présentation, nous ne partons pas d'un concept qui modéliserait *a priori* la difficile pratique interdisciplinaire – pas plus que nous ne prétendrons aboutir à un tel concept en le tirant de notre expérience subjective. On aimerait plutôt tenter de mettre en mots les enjeux que nous croyons avoir perçus dans les difficultés à réunir les conditions d'un échange interdisciplinaire. Si l'on peut attendre d'un concept qu'il rende compte, d'une manière ou d'une autre – positivement par explicitation de l'expérience ou négativement par sa réduction explicative –, non seulement des faits objectivement reconstitués mais aussi de la perception subjective qui fait leur réalité première, on pourrait peut-être exiger d'un concept de l'interdisciplinarité qu'il subsume ces quelques enjeux ressentis – si anecdotiques ou illusoires soient-ils.

L'expérience dont nous aimerions témoigner ici comprend la mise en échec initiale de notre projet interdisciplinaire, l'analyse réflexive qui en a été faite, l'expérimentation d'une forme de réflexivité collective engagée en vue de trouver une solution, les effets inattendus du recours à un tel moyen, et finalement l'adoption de ce détour heuristique

1 A l'ÉNS de Lyon, un Laboratoire Junior est une structure temporaire (de 2 à 4 ans) d'initiation à la recherche portée par des jeunes chercheurs (doctorants ou étudiants) réunis autour d'un projet scientifique.

comme fil rouge méthodique pour guider nos dialogues. C'est donc un renversement dans notre démarche qu'on voudrait décrire – et plus précisément, c'est la différence entre l'idée de ce que nous cherchions à l'époque – à savoir un paradigme commun[2] – et la situation de communication (pour nous inédite) qui s'est installée à l'occasion d'un échange que l'on croyait n'être que préliminaire. Mais commençons par relater les faits.

Le projet : ses motivations et sa mise en œuvre initiale

Le laboratoire junior EHVI – « enquête sur l'homme vivant » – a la particularité d'être un projet interdisciplinaire. Créé en décembre 2009 par Julie Henry et Baptiste Morizot, il réunit des doctorants et étudiants de divers horizons : biologie, philosophie, études théâtrales, musicologie, sciences de l'information et de la communication, histoire, médecine ou encore sciences politiques. Ses membres se réunissent environ deux fois par mois sur des thématiques et des formats de séances qui sont changeants. Chaque rencontre est initiée par deux ou trois membres qui proposent au groupe un exposé servant de point de départ à la discussion et à la réflexion collective.

Dès le départ, l'interdisciplinarité a donc été une fin en soi pour le laboratoire junior : sa problématique – « qu'implique le fait, pour l'homme, d'être d'abord un être vivant ? » – a en effet été choisie pour provoquer une rencontre entre apprentis chercheurs issus de formations disciplinaires différentes. Mais pour ses membres, la motivation en était moins une curiosité vague que le besoin vivement ressenti de « sortir » de cadres disciplinaires trop exclusifs (conceptuels, problématiques, protocolaires ou axiologiques) et le regret que – à notre niveau au moins – entre sciences exactes et sciences humaines, il y a méconnaissance, incompréhension (voire dénigrement) et incommensurabilité des discours, alors même qu'on a *a priori* l'impression d'un objet commun – en l'occurrence, le vivant.

Lancée à titre d'essai, la séance introductive proposait donc un échange libre (discussion à bâtons rompus) sur la question : « quel est votre concept opératoire de la vie ? », « quelle conception de l'objet "vie" mobilisez-vous dans vos pratiques de recherches ? ». Évidemment, impossible de trouver de terrain commun pour un échange constructif et méthodique sous la cacophonie d'interventions valant réponse. En fait, avec

2 Notre objectif initial (revu depuis) était d'établir le dialogue interdisciplinaire sur des bases analogues à celles d'un échange à l'intérieur d'une discipline.

un peu de recul, on voit mieux les présupposés in-interrogés d'une telle première tentative :

- on a cru partager d'emblée – sous le thème « vie » attribué plus ou moins grossièrement à la recherche en biologie, en philosophie, en arts du spectacle – un même objet univoque auquel on pourrait faire correspondre immédiatement des concepts, des problématiques et des préoccupations analogues, malgré leurs inscriptions disciplinaires respectives ;
- on a cru qu'il suffisait d'un effort de bonne volonté individuelle pour rendre commensurables nos démarches et nos discours – on finirait bien par rencontrer les points de vue des autres en élargissant un peu le champ habituel de nos problématiques ;
- mal posée, la question supposait d'emblée un recul réflexif, alors que nous étions chacun engagés dans nos pratiques déterminées ; on a cru que ce déplacement de point de vue sur sa propre perspective pouvait se faire immédiatement, en répondant de façon spontanée à la question ;
- la manière de répondre à une telle question extra-disciplinaire était inadaptée : pris au dépourvu, chacun a eu tendance à donner un avis personnel « en général », sans s'être donné les moyens de s'appuyer sur ses compétences propres (compétences *de fait* et *nécessairement* disciplinaires).

Notre projet – « se rencontrer » et « sortir de nos perspectives disciplinaires » – avait donc doublement échoué. Mais nous sentions que le problème tenait encore à l'incommensurabilité des points de vue que nous tentions pourtant de dépasser ; c'était pour nous un cuisant paradoxe qu'en cherchant ainsi à se situer ensemble sur un terrain « a-disciplinaire »[3] neutre, chacun de nous parlait davantage de choses différentes, depuis un point de vue différent et selon des préoccupations différentes – et cela, nous semblait-il, parce que nous étions encore (malgré nous et à cause de nos formations) orientés par des paradigmes différents.

Du retour réflexif à une séance spécifiquement dédiée à la réflexivité

Le premier recours à une posture réflexive dans notre pratique commune visait

3 Expression reprise à Baudouin Jurdant, issue des documents de justification de mise en place du groupe interdisciplinaire de recherche GERSULP (Groupe d'Etude et de Recherche sur la Science de l'Université Louis Pasteur), fondé en 1973.

donc à ressaisir les causes de notre échec et à imaginer une autre façon de nous rencontrer et de nous comprendre – en palliant les défauts structurels à l' « interdisciplinarité » telle que nous la pratiquions et la concevions. Assez inspirés par les pratiques de réflexivité propres aux chercheurs de sciences expérimentales et plus particulièrement de biologie, nous sommes donc arrivés à la notion de « biais »[4], qui nous semblait élucider l'obstacle confus auquel nous étions confrontés : en voulant ainsi sortir brutalement de nos disciplines respectives, on ne s'y enfonçait que davantage. Or, non-assumée, cette appartenance à une perspective était bien plus néfaste à la discussion que l'inscription plus classique dans une démarche disciplinaire. Pour sensibiliser chacun à cette limitation aliénante, nous avons organisé une séance proposant de réfléchir collectivement aux conditions de possibilité d'une prise de conscience de « la perspective depuis laquelle on parle », en vue de l'assumer, mais aussi d'apprendre à s'en décentrer (et à la maîtriser, voire à la relativiser).

La séance « Quand philosophie et biologie pensent leurs concepts... » a procédé en deux temps, de façon à faire progressivement vivre aux participants l'expérience de distanciation réflexive où je réalise que ma manière habituelle de construire mon sujet de recherche repose sur des présupposés, aussi nécessaires que difficiles à thématiser et à questionner, du fait même de leur opérationnalité.

Premier temps : une réflexivité par soi, directe et explicite

On propose à la discussion critique une définition proposée par un dictionnaire généraliste pour l'acception proprement biologique de l'entrée « Fonction ». Très vite, tous les participants (biologistes, historiens, sociologues,...) en dégagent des implications finalistes qui rendent inadéquat le concept ainsi défini pour une utilisation objective. En répondant à la question « comment redéfiniriez-vous ce concept pour le rendre opératoire dans vos pratiques de recherches ? », de nombreux membres rapportent leur autocritique constante dans le recours à cette notion : on l'utilise d'un point de vue heuristique ou comme un raccourci pédagogique, mais sans jamais le prendre littéralement. Prendre parti contre le finalisme ne suffit donc pas à s'en libérer entièrement.

Second temps : vers une démarche réflexive médiatisée par l'autre

4 On prend ce terme à la fois dans sa connotation péjorative (où le biais vient « fausser » l'objectivité à laquelle prétend une expérimentation) et dans une acception plus neutre : c'est « par un certain biais » qu'on arrive à ses fins. En fait, nous entendons par ce terme les partis pris (paradigmatiques, mais aussi méthodiques) constitutifs de nos façons de faire et de penser au sein des disciplines.

Sans transition, l'exercice suivant s'attache à un autre outil conceptuel – non plus linguistique mais visuel – mobilisé différemment. On distribue aux participants un schéma explicatif présenté sans sa légende – il s'agit manifestement d'un modèle biologique. À l'occasion d'un tour de table, chacun est invité (sans connaissances préalables ni explications à portée) à exprimer à haute voix « ce qu'il lit » – c'est-à-dire à la fois ce qu'il y comprend, ce qui lui paraît inintelligible, et ce que signifie à son avis le propos général du dessin.

Au cours des échanges, sont mis alors en évidence plusieurs éléments qui passent inaperçus pour un biologiste initié de longue date à la lecture de tels schémas : si le sens de lecture (de gauche à droite) signifie pour tous les membres que le schéma décrit une évolution, un processus, tout le monde n'est pas d'accord sur le sens à donner aux flèches : s'agit-il d'un rapport de cause à conséquence ? de conditions à résultat ? d'une simple succession chronologique ? De même, partant d'un point unique, ces flèches se séparent en deux directions (vers le haut, vers le bas) mais un débat anime le groupe pour déterminer s'il s'agit de « cas » différents mais coexistant ou bien d' « options » exclusives.

Après que cette première expérience négative de la « non-évidence » a fait ressortir les non-dits allant de soi pour un spécialiste, un membre – doctorant en biologie du développement – explique au groupe comment lire le schéma, ce que signifie chaque signe et pourquoi on le représente ainsi, remontant aux intentions implicites de son auteur. Un tel exercice amène ce jeune chercheur à préciser que la forme générale du schéma – représentant le mécanisme de spécialisation de cellules rétiniennes indifférenciées en cellules amacrines, gabaérgiques ou photorécéptrices – est celle d'un arbre logique (partant d'un point unique représentant la cellule souche vers cinq ou six types possibles, avec des étapes intermédiaires) parce que sa portée objective et donc sa pertinence explicative reposent sur le paradigme de l'ontogenèse. Si le modèle n'était qu'un résumé d'expériences (purement descriptif), il ne fonctionnerait pas comme explication : la modélisation implique au contraire tout un complexe théorique (avec sa justification et ses limites) qui confère son intelligibilité au phénomène décrit comme un processus mécanique.

Malgré sa clarté visuelle et logique, le modèle ne va jamais de soi – il ne devient évident, pour le spécialiste, qu'une fois intégrés les impensés faisant fonctionner cette image comme outil intellectuel. On se demande alors si les schémas explicatifs ne présentent pas de biais comparables, malgré leur plus grande rigueur objective, à ceux du médium langagier. Tout à fait légitime (en particulier dans la pratique de recherche, en

biologie notamment) mais jamais anodine, l'utilisation individuelle et collective d'un tel outil est porteuse d'enjeux dont on n'a pas forcément conscience : ces significations engagées malgré nous dans notre discours rendent certes les symboles opératoires pour raisonner et communiquer – elles sont leur condition nécessaire de possibilité – mais n'y a-t-il pas aussi dans ce fonctionnement latent le risque d'être compris au-delà de ce que l'on veut vraiment dire, de biaiser sa propre réflexion en recourant à des « boîtes noires » conceptuelles pour éviter de se poser des questions trop fondamentales ?

La séance avait été expérimentale à plus d'un titre, mais l'expérimentation qu'elle s'était proposée a eu un résultat sans rapport avec son intention initiale – au point d'en renouveler sensiblement l'hypothèse qui l'avait motivée. La technique utilisée pour mettre au jour des biais fonctionnels inhérents aux pratiques de recherche – l'explicitation forcée des « allants de soi » disciplinaires pour un interlocuteur profane, plutôt que la critique explicite d'une éventuelle partialité des définitions – a pris, au cours de la discussion, une consistance et une richesse qui pointaient vers un essentiel imprévu, quoique plus significatif que nos attendus. C'est désormais la situation de communication initiée à l'intérieur du groupe qui va nous intéresser.

Du rapport à l'autre au rapport à soi : médiatiser le retour réflexif

En présentant un objet (concept, modèle) propre à sa discipline de spécialité à un public qui, issu de formations différentes, ne partage aucun de ses aprioris conceptuels ou méthodique, chaque membre fait l'expérience de cette situation particulière où il ne peut plus mobiliser les références communes disciplinaires évidentes dans l'entre-soi de son équipe de recherche – son interlocuteur habituel. La difficulté qu'il éprouve dans cet exercice manifeste certes le recours inconscient (parce qu'habituel) à ces fausses évidences orientant (ou « biaisant ») la réflexion (en même temps qu'ils la rendent possible), mais il y a plus : c'est surtout pour lui l'occasion d' « ouvrir les boîtes noires », c'est-à-dire de se confronter au caractère problématique de ce qui n'est désormais plus évident ; il est en effet forcé d'expliquer et de légitimer devant les autres tel paradigme ou telle démarche par le problème auquel ils viennent tenter de répondre, il est obligé de présenter tous les concepts qu'il mobilise à partir de leurs enjeux. Or cette situation où l'on s'adresse à l'autre en tant qu'autre[5] nous semble induire un retour sur soi d'un genre

5 C'est-à-dire tout à la fois en tant qu'ignorant dans notre discipline et en tant que spécialiste dans la sienne propre – si bien que la situation de communication est moins pédagogique qu'andragogique.

propre, parce que médiatisé par l'interaction avec l'autre. Traduit par un vécu bien particulier (je suis déstabilisé face à l'incompréhension de celui à qui je m'adresse) cette rétroaction d'abord négative apporte pourtant bien plus qu'un problème : la présence de mon interlocuteur dans un espace interdisciplinaire signifie et représente son exigence de comprendre. Dès lors que je le reconnais comme un *alter ego* : il existe d'abord à travers le jugement et le point de vue[6] qu'il porte sur mon activité – et non à travers une ignorance qui le résumerait à du non-être ou à un obstacle.

La situation de communication éprouvée croise dans les deux sens les démarches, habituelles à tout chercheur[7], d'une part de thématisation à même l'activité de ce qui y est opératoire, et d'autre part de croisement des démarches constitutives d'objets multidimensionnels parce que transdisciplinaires. Cette situation de communication « polylogique »[8] à laquelle on aboutit nous paraît initier un double mouvement.

Premier mouvement : *La forme particulière qu'y prend l'effort réflexif s'appuie sur un contexte d'altérité disciplinaire*

S'il est nécessaire que ce soit à chaque fois moi-même qui opère ce retour sur ma pratique (afin de saisir pertinemment ce qui se fait, de le comprendre à même l'activité), une telle démarche n'est cependant pas astreinte à une telle circularité de soi à soi ; il semble en effet que l'autre puisse venir médiatiser le rapport particulier que j'entretiens avec moi-même dans l'autocritique ou l'auto-analyse, sans le dénaturer ou en réduire la pertinence et l'efficacité. Au contraire, dans la mesure où le même ne saurait interroger immédiatement le même (et que cette autosaisie originaire relève davantage d'une illusion à laquelle il faut renoncer pour atteindre une relative lucidité vis-à-vis de nos propres biais cognitifs et pratiques), le « détour » par l'extériorité de l'interlocuteur prolongerait une mise à distance déjà à l'œuvre dans l'effort réflexif, qui ne se contente pas d'introspection.

Par rapport à nos expériences antérieures de réflexivité, faire précéder le « retour » à soi par un « détour » par le point de vue de l'autre nous en effet semble permettre d'éviter un double écueil : d'une part la tentation introspective de prétendre se passer de l'autre pour s'autosaisir directement, d'autre part la critique extérieure (objectivation

6 C'est à dire la perspective que lui confère son expérience et sa discipline de formation.

7 En cela, la discussion inter-individuelle peut déjà être considérée comme un espace interdisciplinaire voire interculturel, au sens où ce qui paraît évident aux uns « dans son propre contexte, suscitait chez les autres l'incompréhension ou l'étonnement » (Sizoo, 2008 ; p.25) et où « la culture ne se borne pas à la manière dont les hommes définissent et structurent leur univers, mais inclut aussi la manière dont ils l'apprécient » (Sizoo, 2008 ; p.22).

8 Sizoo, 2008.

unilatérale ou opposition frontale entre disciplines), peut-être trop facile. Ainsi, une « ouverture » réflexive aux autres nous semble permettre de laisser l'initiative au « je », tout en l'engageant dans un point de vue extérieur.

Une telle situation de communication nous paraît rendre l'ascèse réflexive plus « naturelle », en l'inscrivant dans le mouvement spontané de l'interaction où l'on cherche à se faire comprendre. Cependant, elle nous semble aussi donner à l'autocritique réflexive plus de radicalité, dans la mesure où celle-ci est vécue comme une crise : l'absence du consensus disciplinaire habituel – qui nous offre la connivence conceptuelle, problématique et axiologique garantissant la compréhension – est ici subie comme un inconfort où l'on ne peut plus se satisfaire de nos repères de fait. Or, bien qu'il puisse être polémique, ce dialogue désamorce le conflit qui devient plutôt une crise symbolique : contrairement à l'objectivation unilatérale d'un spécialiste autre qui prétend nous réduire aux conditions de notre discours, c'est ici nous-même qui nous mettons en difficulté par ce défi. Aussi est-ce bien sur fond d'une expérience intime (remettre en cause de soi-même la légitimité de ses questionnements habituels dès lors qu'ils ne vont plus de soi hors de leur contexte disciplinaire) que l'effort discursif et analytique de réflexivité se renouvelle.

Par ce qu'elle a ainsi de paradoxal, cette posture réflexive nous paraît originale : elle nous montre « en creux » – c'est-à-dire par leur absence se faisant sentir comme double contrainte [9] – certains impensés profonds de nos pratiques, tout en nous donnant l'occasion de faire apparaître à nos propres yeux la légitimité de notre approche disciplinaire – à la lumière de ses enjeux, mais hors de son contexte consensuel, c'est-à-dire sans qu'on soit « conquis d'avance » par les principes de cette légitimité. Si l'on y court bien entendu le risque d'une impasse où chacun conclurait à l'incommensurabilité totale des démarches – voire à l'illégitimité de toute autre approche que la sienne – l'essentiel de ce premier mouvement nous semble se trouver en-deçà de la compréhension mutuelle effective : c'est la démarche de retravailler ses concepts (et surtout sa manière de poser ses problèmes spécifiques) pour les rendre compréhensibles sans les présupposés qu'ils requièrent pourtant.

Second mouvement : *Inversement, la modalité du dialogue interdisciplinaire suit un effort réflexif intersubjectif et collectif*

9 Situation d'injonction paradoxale – ici sous la forme d'une nécessité interdite – rappelant le « *double-bind* » théorisé par Gregory Bateson et l'école de Palo Alto (cf.par exemple l'article de Grégory Lambrette « La double contrainte : l'influence des paradoxes de Bateson en Sciences humaines », *Thérapie Familiale*, 2008, n°3, vol. 29, p.429-430).

L'autocritique réflexive a été involontairement l'occasion de discuter notre manière de discuter : *et si* ce qui faisait jusqu'ici problème – le fait de ne pas partager le même paradigme disciplinaire et ses présupposés – offrait par là-même l'opportunité (faute justement de terrain commun qui serait donné de fait) de travailler ensemble à une activité commune, qu'il s'agirait alors d'inventer constamment ? Chacun est alors amené à parler « à partir de » sa formation-spécialité, mais plutôt que de prétendre d'emblée se rencontrer sur un « *no man's land* » a-disciplinaire, on s'efforce constamment de situer l'interrogation à la croisée des démarches et des préoccupations. Ce n'est qu'à partir de là qu'on peut commencer à envisager ensemble les retombées de ce croisement de regards sur la réalité que chacun tente de connaître à sa manière[10].

Un tel croisement des démarches réflexives directe et indirecte engage une certaine conception de l'interdisciplinarité : elle serait un dialogue plus qu'un terrain commun, chacun parlant depuis sa discipline pour mieux en voir les délimitations internes – qui sont en même temps des limites[11]. Ce travail sur soi de la part de chacun (dans une relation ainsi consentie) n'est pas seulement la condition du dialogue : c'est en aussi le point de départ et la pierre de touche – sorte de fil rouge auquel on revient constamment. Ce travail nous semble fonder la recherche sur une reconnaissance de compétences disciplinaires[12].

Une telle situation de communication nous paraît donner à la discussion un tour paradoxal : comme on n'y cherche pas à convaincre l'autre, ni à trouver un point de consensus entre disciplines, on ne débat plus entre des points de vue déjà constitués (d'emblée commensurables) ; et dans cet échange, (moins transitif que réfléchi), on ne « construit » pas vraiment d'objet déterminé, et on n'en étudie pas non plus les propriétés, comme dans un projet de recherche « classique » : on tente plutôt de réfléchir sur les différentes manières d'envisager l'objet. Ni opposition disciplinaire[13], ni cours – dès lors qu'on reconnaît l'interlocuteur non comme un élève mais comme un spécialiste autre, on

10 On pourrait donc dire que le travail proposé ici consiste à présenter sa démarche en la projetant dans les coordonnées théoriques et pratiques de l'autre, sans pourtant en trahir l'esprit (les partis pris constitutifs).

11 Jurdant, 2006 ; Conférence de B. Jurdant « Communication scientifique et réflexivité » donnée le 23 Mars 2009 à l'ENS de Lyon.

12 L'intérêt et l'ouverture vers d'autres regards, la reconnaissance de leur pertinence, y compris pour réinterroger sa perspective disciplinaire propre, nous semblent marquer une certaine conception de la recherche, et du rapport entre chercheurs de disciplines différentes, ou même simplement de spécialités différentes. Elle s'oppose à nombre de modes de fonctionnement actuels, y compris certains étant affichés comme « interdisciplinaires ».

13 Cette opposition est limitée, dans la mesure où les disciplines ne se placent pas sur le même plan, car elles relèvent de critères d'évaluation qui leurs sont propres.

cherchera spontanément, pour se faire comprendre, à partir de son point de vue (d'où il parle) comme d'un point de départ (d'où il part). L'échange porte ainsi plus sur nos pratiques que sur des contenus (savoirs positifs) : notre point de rencontre devient alors un « point de vue » méthodologique ou épistémologique où l'on tente d'interpréter les enjeux respectifs de nos études en situant nos démarches, les unes par rapport aux autres[14].

Enfin, le jour sous lequel apparaît l'autre, dans cette situation, est essentiel quoique paradoxal. Autrui est reconnu comme *interlocuteur pertinent* : en ce qu'il est peut-être (négativement) ignorant de ma discipline, mais (positivement) spécialiste légitime de la sienne. Or, si reconnaître la consistance et la légitimité des perspectives disciplinaires de l'autre est bien une étape préparatoire, les difficultés à se faire comprendre par l'autre (ses mésinterprétations, incompréhensions, perplexités) ont une importance positive décisive en elles-mêmes. On croit que, lorsqu'elle est reconnue en toute simplicité, l'ignorance n'est pas un défaut[15]. Stimuler la rencontre interdisciplinaire par cet échange bilatéral (dialectique) entre figures de spécialiste et d'ignorant – tous deux en posture de recherche – laisse penser que la différence, dont le non-savoir serait une possibilité non-nulle, peut rendre commensurables des points de vue sans point commun. En fait, malgré l'altérité (inter)disciplinaire, il reste sans doute sinon une connivence sur laquelle s'appuie cet échange – ce que montre peut-être la difficulté plus importante encore à être compris hors de l'entre-soi des chercheurs.

En guise de « méthode » : le tournant réflexif des réunions

Depuis cette séance expérimentale, l'année et demie passée témoigne d'une nette évolution : la réflexivité semble « avoir pris », progressivement, et favorisé du même coup un dialogue constructif et cohérent au fil des réunions. Il semble que, faute de « méthode interdisciplinaire », nous ayons profité de la complexité d'une telle situation pour y chercher en quelque sorte son équivalent fonctionnel, lors de séances régulières : la norme d'une certaine manière de discuter au travers de nos formations disciplinaires, en

14 « Le rythme », « l'information », « la perception » : le thème de la discussion lui-même est moins un objet qu'on viserait qu'un exemple transversal servant d'occasion à un retour réflexif sur les différentes manières de l'envisager. Il peut certes y avoir au cours de la discussion des accords ou des désaccords ponctuels (sur certains postulats, par exemple) mais l'essentiel est surtout ce que ces points de rencontre divergente ou convergente nous disent à nous-mêmes sur notre propre perspective, et qu'on envisage celles des autres à partir de là.

15 Et encore moins un vice. Le non-savoir n'est peut-être pas un vide insondable (un pur non-être) dans la mesure où justement le travail réflexif reste capable d'en exprimer le point de vue constitutif – un point de vue qui n'est pas indifférence.

prenant à chaque fois appui sur elles. Celles-ci sont comme autant de « regards croisés » interrogatifs où nous avons tenté d'étudier des objets multidimensionnels, en se demandant à chaque fois « qu'est-ce que cette discipline a spécifiquement à dire de cet objet et de la réalité qu'il rend intelligible ? » et inversement « qu'est-ce que ce discours (objectif) vient dire de telle autre démarche dans laquelle on pourrait le projeter, à certaines conditions ? ». Un tel tournant réflexif a ainsi changé notre façon de discuter : le propos est moins général ; après cette réflexion sur les « biais », on ne se lance plus dans des controverses (pour convertir l'autre à ses propres partis pris) ; de même, on ne s'exaspère plus que l'autre soit décidément incapable de voir tel ou tel aspect des choses (sans doute parce qu'on se demande surtout si on a bien compris sa perspective). Ainsi, par exemple, convaincus que l'efficacité et la pertinence d'une discipline sont permises par certains partis pris[16], on n'expose plus « ce que la biologie dit de la conscience » (à travers une expérimentation) – on préfère plutôt mettre en perspective ses conclusions, en se demandant notamment : « à quelles conditions la conscience est-elle un objet pour l'étude biologique ? », « qu'est-ce que ce discours laisse penser quant aux autres discours prétendant porter sur la même réalité ? », ou encore « qu'est-ce que leur indépassable conflit nous dit de cette réalité multidimensionnelle ? ».

Quelques témoignages laissent penser que les membres du Laboratoire Junior reviennent ponctuellement aux réunions parce que cette pratique est au moins aussi complémentaire de leurs pratiques de recherche qu'elle en est différente. Quant à notre position, en tant qu'initiateurs malgré nous d'une démarche qui s'est pérennisée, nous nous sommes initialement positionnés (et nous positionnons encore) en médiateurs – catalyseurs de la discussion – posant éventuellement l'une ou l'autre question pour aider à mettre en évidence certaines différences entre disciplines (et donc faciliter leur mise en rapport différentiel) de manière à ce que la personne ayant la parole puisse présenter au mieux sa spécificité en ses propres termes, toujours dans l'effort d'être compris, face à l'effort motivé des « autres » de la comprendre.

Conclusion ouverte pour une recherche en cours

Sans doute le Laboratoire Junior EHVI est-il davantage une tentative continuée qu'un projet de recherche expérimentale en bonne et due forme. Sans que l'interdisciplinarité ou la réflexivité soient ses objets, le groupe tente de mettre à l'essai

16 Et qu'elles y sont donc en un sens relatives.

quelques manières de faire pour arriver à ses fins : permettre à chacun et d'abord à soi-même d'envisager une réalité familière avec un regard étranger. En proposant ce compte-rendu de notre activité, on a simplement voulu expliciter celui-ci – dans ce qu'il a de problématique, et à titre d'illustration. Ce faisant, on pourrait dire qu'il mobilise implicitement un concept opératoire de l'interdisciplinarité[17]. On aimerait cependant avancer l'une ou l'autre piste interprétative de manière à suggérer comment ce tour réflexif de la discussion est tenté de s'analyser lui-même à son tour.

Si la réflexivité n'a jamais quitté notre dialogue interdisciplinaire, c'est sans doute parce qu'elle lui fournit le cadre qu'elle n'a pas par ailleurs, faute de « superdiscipline »[18]. La situation interdisciplinaire serait telle que notre discussion n'a pas le support consensuel d'un paradigme commun auquel chaque membre ferait inconsciemment référence pour être compris. D'où la nécessité d'une tension, expérimentée au fil des séances, entre le cadre[19] d'une activité réflexive et la tentative d'échange interdisciplinaire. L'activité qui nous rassemble n'est ni un terrain commun donné *a priori*, ni un langage ou un point de vue communs : elle renvoie pourtant chacun à lui-même. C'est pour ainsi dire la médiation elle-même (au sens où, mutuellement, on médiatise le rapport que chacun tente de construire avec lui-même) qui est le seul lieu de la rencontre – non plus un hypothétique espace de fait, mais une mise en synergie qu'on s'efforce constamment de réaliser dans le groupe en retravaillant chacun sa propre compréhension du tableau général, comme de la partie qu'on y représente.

La dimension fortement épistémologique (voire méthodologique) des échanges ne se suffit jamais à elle-même : il y a un réel « aller-retour » entre les propositions, les thèses, les faits expérimentaux et leurs théories explicatives d'une part, et les questionnements, remarques, intuitions de l'autre. Si bien qu'en plus d'être critiques, ces séances se révèlent cohérentes et constructives : le « moment » réflexif venant en quelque sorte cadrer et rendre possible un réel échange de savoirs – nécessairement disciplinaires. Il reste que l'essentiel n'est pas tant les savoirs que la perspective comparée sur nos perspectives et *ce que cela dit* du référent réel de nos objets disciplinairement

17 Concept opératoire qui se définit surtout par l'approche multidimensionnelle permise par l'effort de mise en commensurabilité des enjeux portés par les disciplines en présence.

18 On entend simplement par ce terme la prétention illégitime d'une démarche interdisciplinaire à synthétiser toutes les démarches disciplinaires qu'elle mobilise en une nouvelle science, tierce et surplombante.

19 Refusant l'idée d'une « superdiscipline » qui fournirait un paradigme solide comme référentiel à nos échanges, nous tentons de cerner dans les conditions d'énonciation collective ce « cadre » qui reste à inventer. Comme il ne peut s'agir de concepts communs (faute de théorie commune), c'est dans les questions (et plus précisément dans leurs motivations) propres aux disciplines que nous cherchons une commensurabilité atteignable.

construits. En fait, là où notre premier échange spontané nous laissait démunis devant des savoirs bruts [20], la démarche réflexive interdisciplinaire nous semble préparer l'appropriation de ces mêmes savoirs, orienter leur utilisation. Il nous semble que la discussion critique réinscrit ces savoirs dans des problèmes qui, eux, sont transversaux (sinon indépendants) des constructions d'intelligibilité disciplinaires – des problèmes qu'on oserait qualifier de « réels ».

C'est la raison pour laquelle le titre du Laboratoire Junior fait référence à la « théorie de l'enquête » de Dewey : si notre formation disciplinaire nous donne la maîtrise de problématiques [21], la discussion interdisciplinaire nous aide à retrouver les problèmes auxquels nos savoirs tentent de répondre, et à mieux comprendre leur manière d'y répondre. Nous ne faisons finalement rien d'autre, au fil des réunions, qu'essayer ensemble de remonter au problème complexe dont nos problématiques respectives sont des tentatives de réduction analytique.

Indications bibliographiques

DEWEY, John, *Logique - La théorie de l'enquête* (1938), Paris, Vrin, 1993

JURDANT, Baudouin - Écriture, réflexivité, scientificité (entretien avec Joëlle Le Marec). *Sciences de la société* (n° 67), pp. 131-143, 2006.

LE MAREC, Joëlle - *Les études de sciences : pour une réflexivité institutionnelle,* Paris, Éditions des archives contemporaines, 2010. (éd. collective)

SIZOO, Edith - *Responsabilités et cultures du monde – Dialogue autour d'un défi collectif*, Paris, Editions Charles Leopold Mayer, 2008

20 Sans le paradigme disciplinaire, sans la pratique disciplinaire et son contexte problématique spécifique.

21 Dans lesquelles nous restons engagés jusque dans nos efforts réflexifs, ce qui en limite certainement la radicalité.